

SÉLECTION

SHAKESPEARE FACE À L'OUBLI



**Roman** ▶ L'autrice du roman culte *Dans la forêt* et du très beau *Apaisez nos tempêtes* (*Le Courrier* du 8 octobre 2021) revient avec *Rappelez-vous votre vie effrontée*, méditation intimiste sur les liens entre mémoire et identité, questionnement sur le sens de la vie et splendide hommage à Shakespeare.

Car le personnage au cœur de ce dernier roman de Jean Hegland, John Hubbard Wilson, est un spécialiste de l'œuvre du dramaturge anglais. Au crépuscule de sa vie, atteint de la maladie d'Alzheimer, le professeur de littérature sait encore par cœur des pans entiers de l'œuvre du maître qui a éclairé son chemin.

C'est que l'auteur d'*Hamlet* a été sa colonne vertébrale, sa raison d'être, celui pour lequel il a tout sacrifié. Il n'a jamais pardonné à sa fille Miranda, 17 ans alors, d'avoir «flugué» juste avant la conférence qui devait donner un essor décisif à sa carrière. Or il était peu ouvert à entendre les véritables raisons de sa disparition... Alors que l'oubli efface des pans entiers de sa mémoire, sa fille, avertie par sa dernière compagne, tente de renouer leurs liens abîmés.

**Des questions essentielles sur l'amour, l'art, et ce qui nous lie**

Jean Hegland tresse finement plusieurs fils, dans ce récit qui accompagne un homme vers sa fin en épousant son point de vue défaillant: souvenirs fragmentaires, visions du jardin alentour et des présences de la maison de retraite, citations de Shakespeare comme autant de mises en abyme de ce qui s'est joué dans la trajectoire de John, réflexions de ce dernier sur l'œuvre et sa portée dans sa propre éthique de l'existence, visites de Miranda – frustrantes, tachées d'incompréhension. Ces séquences alternent et s'entrelacent, parfois répétitives – pour John, chaque apparition est la première, tout est toujours neuf, ou presque.

S'il regrette que Shakespeare ait peu écrit sur «comment mettre sa vie au service de l'amour», c'est pourtant son œuvre qui se fera passerelle vers la réconciliation. John s'était spécialisé dans les romances du maître, trop méconnues selon lui, qui célèbrent «le triomphe de l'art et le cadeau des secondes chances». C'est ce qui lui restera, à la fin, et qui justifiera son existence. Revisitant Shakespeare de façon très personnelle, Jean Hegland pose des questions essentielles sur l'amour, l'art, et ce qui nous lie. ANNE PITTELOU

Jean Hegland, *Rappelez-vous votre vie effrontée*, trad. de l'anglais par Nathalie Bru, Ed. Phebus, 2023, 371 pp.

Jean François Billeter poursuit son exploration philosophique du sujet humain dans un nouvel opus à l'acuité de pensée stimulante. Rencontre

À L'AFFÛT DES IDÉES



MAXIME MAILLARD

**Essai** ▶ Nous l'avions quitté en lecteur d'un petit livre d'observations fines sur les peintres Bonnard et Giacometti (notre édition du 3 février) et nous le retrouvons en personne quelques mois plus tard, pour discuter de son dernier ouvrage, *Une Révolution dans la pensée*. Jean François Billeter apparaît tel qu'en ses livres: d'une élégance discrète, affable et soucieux de clarté. Depuis qu'il a quitté l'université de Genève en 1999, où il fut professeur d'études chinoises pendant plus de trente ans, il se dédie à la vie des idées, s'attachant à développer et ordonner ces éclosions fugaces dans des livres concis (déjà une bonne vingtaine, tous publiés chez Allia), comme autant de gués disposés sur le chemin qui nous sépare de la connaissance de nous-mêmes et du monde.

«Le petit format est devenu un genre pour moi après la publication, en 2002, de conférences sur Tchouang-tseu, qui n'étaient pas as-

sez épaisses pour tenir dans un livre. Ce format a déterminé les projets successifs. Ça se passe comme une partie d'échecs, si elle s'engage bien et que vous avez un espoir de ne pas la perdre, vous continuez. Chaque petit livre est un coup dans la partie», confie-t-il à la table d'un café. Son espace de prédilection pour, comme il l'écrit en ouverture d'*Un Paradigme* (2016), «laisser mes pensées libres de se rappeler à mon attention quand elles le voudront».

On évitera de lui parler de «travail», un mot qu'il n'aime pas, trop attaché au salariat, à l'exécution d'une tâche. «Ce sont mes idées qui travaillent», assure-t-il, avant de préciser qu'il ne se considère pas comme un écrivain, un raconteur d'histoires, chose qui l'ennuie. «Moi, je réfléchis et je prends des notes.»

**Le sujet est fait d'activité**

Au café, l'important c'est qu'on ne s'occupe pas de lui. Le lettré tient à sa tranquillité, à son anonymat à l'écart du tumulte contemporain et de la scène littéraire. «J'ai une géo-

graphie secrète des cafés où je vais», glisse-t-il. Là, c'est dans la proximité d'une liasse de feuillets manuscrits et d'ouvrages d'appoint qu'il guette son activité intérieure – terreau d'une réflexion dont la préoccupation centrale, depuis deux décennies, est l'exploration du sujet humain.

Une donnée première qu'il convient de comprendre comme «tout ce que nous sommes dans l'action, la pensée et dans le rapport aux autres», à rebours du dualisme cartésien distinguant la conscience et le corps. Quant à la méthode, tout repose selon ce lecteur de Stendhal et Lichtenberg sur l'observation: «A mesure qu'on observe et qu'on connaît mieux ce que l'on est, on perfectionne sa propre activité, et de là des puissances d'agir, et de liberté.»

Dans cette perspective, la durée et l'âge avançant seraient-ils des atouts? «Je me sens plus libre, confirme Jean François Billeter, mais il faut dire que je suis très privilégié. J'ai bénéficié d'une retraite anticipée, je suis en bonne santé, ma

cane mis à part. Je plains les gens qui tournent en rond.»

Dans *Une Révolution dans la pensée*, qui paraît conjointement à deux autres opus (l'un sur la traduction du chinois et l'autre sur la Chine contemporaine), il poursuit son étude du sujet en poussant l'esquisse (un mot qui lui est cher) jusqu'au seuil d'une pensée du politique.

**La pensée a besoin de temps**

Il y pointe un «mécanisme qui nous menace» et qu'il nomme le «paradigme capitaliste», saisi à travers ses effets sur le sujet: «Ce mécanisme tue la pensée, notre faculté la plus précieuse, écrit-il. Il la tue en accélérant toutes les opérations de la vie quotidienne alors que la pensée a besoin de temps, car elle se forme par un processus d'intégration dont nous ne sommes pas maître et qui s'accomplit selon son temps propre.»

Au dépérissement de la pensée est lié celui du langage (son instrument), et à travers lui la qualité de l'attention, la possibilité de nous connaître et d'accueillir, en nous, les degrés de réalité, les formes du monde, conditions de ce perfectionnement sans quoi il n'y a pas de sentiment de liberté.

**Être lu: une façon d'agir**

Encore en gestation, sa critique de la société et du temps présent fera sans doute l'objet (espérons-le) de petits livres à venir. «Si j'arrive à la formuler, ça m'aidera à répondre aux gens qui me demandent: 'Ou'est-ce qu'on fait?'». D'ici là, il est toujours temps de se (re)plonger dans *Esquisses* (2016), qui abrite un paragraphe clé sur sa conception du sujet (le n°31), ou dans *Court traité du langage et des choses*, traduction revisitée de l'ouvrage du compagnon Tchouang-tseu (né au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère), dont il se dit «particulièrement fier».

Pour ce penseur à l'affût, être lu vaudra toujours mieux que d'être vu. «Car pour moi, être lu est une façon d'agir.» Et les tirages dont bénéficie certains des ses livres (plus de 30 000 exemplaires vendus pour *Leçons sur Tchouang-tseu*) prouvent qu'il n'est pas nécessaire, en tant qu'auteur, de chercher à tout prix la lumière pour s'attirer des lecteurs. I

Jean François Billeter, *Une Révolution dans la pensée*, Ed. Allia, 2023, 64 pp. *Chine trois fois muette*, 144 pp. *Quatre essais sur la traduction*, 144 pp.

PARTENARIAT

Comédie de Genève

**NOVEMBRE**

- 02-11.11 **UN ENNEMI DU PEUPLE** ERIC DEVAUTHIERY théâtre
- 04.11 **CARTE BLANCHE À CHARLES MÉLA** conférence autour de Henrik Ibsen
- 08-12.11 **THE CONFESSIONS** ALEXANDER ZELJIN théâtre
- 15.11 **MERCREDI COMÉDIE** ateliers pour les jeunes
- 16.11 **CONTRECHAMPS, NÂR & BELIA WINNWISSER** concert dans le cadre du Festival Les Créatives
- 17-25.11 **LA BELLE ET LA BÊTE** LUDOVIC CHAZAUD théâtre en collaboration avec le Théâtre Am Stram Gram
- 21-23.11 **OUT OF CONTEXT-FOR PINA** ALAIN PLATEL danse
- 30.11-02.12 **ILS NOUS ONT OUBLIÉS** SEVERINE CHAVRIER théâtre

comedie.ch

L'insoutenable cruauté de l'être blanc

**Danse** ▶ Avec *Rectum Crocodile*, Marvin M'toumo livre un bestiaire décolonial intime et vertigineux plongeant dans les affres esclavagistes en terre caribéenne.



La scène ressemble à un carré vert, où quelques plantes incarnent la végétation luxuriante des îles caribéennes sous le joug colonial français, ici la Martinique et la Guadeloupe. L'univers de Marvin M'toumo est fait de cette culture insulaire malmenée par les colons blancs, dont il détourne les stéréotypes à foison. Comment l'univers de la plantation perdure-t-il aujourd'hui? C'est ce qu'il interroge ce bestiaire (choré)graphique, qui s'étire sur près de deux heures au Pavillon ADC à Genève.

La réponse est donnée par Marvin M'toumo et les performeur-euses Elie Autin, Amy Mbengue, Djamilia Imani Mavuela et Davide-Christelle Sanvee – rejoint-e-s ici par la comédienne parisienne Grace Seri – avec lesquels il créait déjà une fresque bichrome noir et blanche bouleversante, *Concours de Larmes*. Haut en couleurs, plus personnel et

théâtral, *Rectum Crocodile* glace et saisit. Marvin M'toumo ouvre la marche, queer, perruque blonde, corps longiligne et filiforme grimé de blanc, ailes de «cocorico» sarcastiques sur sa guêpière à plumes. «Ce cocorico a tout vu» là-bas, raconte un jeune narrateur en voix off alternant avec le récit des interprètes. Ce volatile est le témoin de la réappropriation culturelle et économique des richesses caribéennes, canne à sucre, coton, café, etc. qui ont fait la fortune des Occidentaux.

Jusqu'à l'exploitation sexuelle des femmes «caca», acmé du spectacle, clou de ce carnavalesque où se succèdent «chat sans races», «chien bâtard» et femmes-tigresses au miaulement ironique. Lorsque le visage de Davide-Christelle Sanvee dit l'effroi, traqué dans l'arène sous de violents aboiements de chiens, il est trop tard. La victime s'est fait prendre, les hanches basculent en continu.

La langue est un autre matériau fétiche de Marvin M'toumo. La charge est forte, l'adresse au «vous» accusatoire, le verbe pétri d'oralité, grinçant et déroulant, tout comme ce bourdonnement d'insecte insensé. Sa plume délicate marie la beauté de la poésie à l'horreur des méfaits esclavagistes. Doué de multiples talents, celui qui est aussi designer de mode, passé par la HEAD genevoise et les ateliers de Jean-Paul Gaultier, façonne la parole comme ses costumes de scène sublimes. Son *Rectum Crocodile* s'inscrit dans une refonte nécessaire de l'histoire. Au final, la dignité humaine devra l'emporter. CÉCILE DALLA TORRE

Jusqu'au 3 novembre, Pavillon ADC, puis à l'Arsenic.